

## DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE LA GRAMMAIRE AU LYCÉE

Certains ont pu s'étonner de l'introduction d'une question de grammaire à l'épreuve anticipée de français : cette discipline n'était-elle pas liée à l'école primaire, voire au collège ? Au lycée, on enseigne la littérature, que diable ! Cette grammaire, déconnectée du sens, rébarbative à souhait, n'a rien de commun avec la formation émancipatrice, créative, imaginative et éducative par la littérature !

Je précise que je ne parlerai ici que de ce que je connais : ces élèves du quatre-vingt-treize, auxquels j'enseigne depuis quinze ans, au collège et au lycée. Et que je ne suis pas grammairienne de formation.

Je ferai d'abord un constat.

Ce qui m'a frappée, au début de ma carrière, en 2004, c'était la profonde confusion grammaticale dans laquelle baignaient les élèves : en sixième ils étaient, par exemple, incapables d'analyser les compléments d'objet du verbe. Les élèves de troisième s'en sortaient encore moins bien. J'invoquais alors une multitude de causes : le milieu culturel des élèves, leur réticence à lire, leur manque d'attention. En devenant professeur de lettres au lycée, j'ai finalement mesuré l'étendue du problème.

J'ai devant moi une majorité d'élèves intéressés et curieux, capables de réflexions pertinentes et riches, d'intuitions fulgurantes - le tout à l'oral. Lorsqu'il s'agit de s'exprimer à l'écrit, les élèves se retrouvent en grand désarroi. La syntaxe est gravement défaillante. Ce n'est pas un problème strict d'orthographe, c'est plus profondément une défaillance dans la formulation d'une pensée rigoureuse, nuancée, étayée. Ils confondent toutes les notions qui demandent un maniement abstrait. Par exemple, si la différence entre le temps et le lieu est généralement acquise, la distinction entre la cause et la conséquence reste une gageure : cette difficulté s'enracine dans une confusion plus large entre l'avant et l'après, en l'occurrence entre les mots qui précèdent et les mots qui suivent. On voit bien, par là, qu'il manque une compréhension précise des relations logiques : les relations syntaxiques dans la phrase mettent en scène des relations de sens. Ce qui manque aux élèves, c'est un outil d'articulation de ces idées, sûr et précis.

Or, ce qui est particulièrement révoltant, c'est que ce problème est un puissant facteur d'inégalités sociales. J'ai interrogé au bac des élèves parisiens de ce que l'on nomme les « grands lycées », privés ou publics. À l'oral, la différence entre mes élèves et ceux-là était, dans l'ensemble, faible. En revanche, à l'écrit, elle était assez vaste. Et l'on sait que les élèves qui ne maîtrisent pas l'écrit seront pénalisés sur le long terme, du bac à leur vie professionnelle, en passant par leurs études supérieures. Pour moi, c'est un désastre.

### **Les élèves fâchés avec la grammaire : tentative d'explications**

Une des causes est facilement identifiable. Ce sont des élèves qui ne lisent pas ou peu. Lorsque l'on a l'habitude de la lecture cursive, c'est-à-dire fluide et personnelle, on dispose d'un vocabulaire étendu, on prend le pli de déduire du contexte le sens des mots, on mémorise, de manière inconsciente, les structures et les rythmes de phrases, les usages des temps verbaux, et l'on enrichit son rapport abstrait à la langue comme formulation d'une pensée.

Cependant, la lecture est une activité en recul dans toutes les classes sociales, pour diverses raisons, qu'il ne nous appartient pas de développer ici. Pour quelles raisons de telles différences à l'écrit perdurent-elles alors ? Ce qui semble avéré, c'est que, dans certains milieux, on connaît l'importance de l'écrit, et on pallie les défaillances de l'enseignement, que ce soit par des

cours particuliers ou des devoirs supplémentaires. Tout élève a des cours de langue à l'école : dans ces dix années de scolarité qui précèdent le lycée, les professeurs, généralement pleins de bonne volonté et d'application, enseignent la grammaire, le vocabulaire, la conjugaison, mais le résultat n'apparaît pas probant, puisque trop peu d'éléments sont vraiment acquis. Cela nous mènerait trop loin de tenter d'en comprendre les raisons – et nous ne sommes pas forcément la mieux placée pour le faire. Il semble, toutefois, que certaines méthodes, préconisées depuis plusieurs dizaines d'années, ont montré leurs effets pernicioeux, comme par exemple le principe de la séquence au collège. Le constat apparaît encore plus révoltant si l'on suit les analyses du sociologue Jean-Pierre Terrail, qui prétend, dans ses ouvrages, que tout enfant, non-porteur d'un handicap, est outillé intellectuellement de la même manière au début de sa scolarité, quels que soient son milieu ou sa culture, orale ou écrite : c'est ce qu'il appelle « l'égalité des intelligences », expression qu'il reprend et fait sienne.

La grammaire est depuis plusieurs dizaines d'années le lieu de batailles idéologiques fortes. Elle a subi une profonde transformation, à l'instar des autres matières scolaires, qui a consisté à intégrer à tous les niveaux d'enseignement les savoirs universitaires. Ainsi, aux concours d'enseignement, les candidats apprennent-ils à opposer une grammaire traditionnelle à une « nouvelle » grammaire. Par exemple, on renonce au complément circonstanciel au profit du complément de phrase, plus à même, selon ses défenseurs, à rendre compte de la relation syntaxique au sein de la phrase. Il ne s'agit pas ici de prendre position dans ce débat, et encore moins de refuser toute réflexion critique sur la grammaire, mais de revenir humblement à l'utilité de la connaissance grammaticale.

A quoi sert de savoir repérer le sujet de la phrase, de savoir distinguer une proposition relative d'une proposition conjonctive ? En soi, à rien. La grammaire est en réalité un système d'explication de la langue, intimement lié à la construction du sens. Cela signifie que les fonctions de la phrase structurent la pensée et le texte : le sujet, l'objet de l'action du verbe, les circonstances de l'action. Confondre un sujet inversé et un complément d'objet direct témoigne, avant tout, d'une confusion de pensée et de sens. Ce qui devrait donc être le cœur de l'apprentissage en cours de français, c'est la grammaire, puisqu'elle permet d'accéder au sens de la phrase et de formuler une pensée, et ce du cours préparatoire à la première. La pensée ne préexiste pas à sa formulation, c'est en parlant qu'on apprend à penser. Or, la composante sémantique de la grammaire fait justement l'objet d'une relégation dans l'enseignement scolaire, car elle est marquée du sceau d'un conservatisme de mauvais aloi. Par exemple, les élèves apprennent qu'un complément circonstanciel peut être déplacé et supprimé. Toutefois, dans la "vraie" vie de la langue, dans la littérature, rien n'est plus faux : si l'écrivain a utilisé un complément circonstanciel, c'est pour une bonne raison, donc il est absurde de le supprimer. Et surtout, la place du complément est guidée par des exigences de signification très précises. Il serait peu pertinent de disloquer la phrase, de la "corriger" en supprimant ou en déplaçant certains éléments. Le niveau syntaxique de l'analyse grammaticale assèche la compréhension de la langue en la réduisant à un simple jeu déconnecté du sens des phrases. Alors que la grammaire devrait justement être un outil d'exploration du sens.

### **Pistes de pratiques pour le lycée**

En français, la langue écrite est très difficile. Cela tient en partie à la profonde différence entre la langue parlée et la langue écrite : au lycée, les élèves sont confrontés à des textes littéraires d'un très haut niveau linguistique, qui correspond *grosso modo* à une langue étrangère pour eux – en réalité pour beaucoup de personnes aujourd'hui en France. Ils doivent non

seulement la comprendre, l'analyser, mais la produire, au travers des commentaires et des dissertations. Or, ils sont dans un brouillard conceptuel. L'anarchie dans l'utilisation des signes de ponctuation en témoigne : aucun point, ou pléthore de virgules intempestives, montrent que les élèves ne perçoivent pas l'unité syntaxique de la phrase.

La première chose à rétablir est l'analyse logique, sur des bases simples et efficaces : le verbe comme centre de la phrase et organisateur des relations syntaxiques et sémantiques, ainsi que les principales fonctions. Certains espèrent, à ce propos, faire de la grammaire sans termes grammaticaux, pensant que ceux-ci n'apportent qu'une connaissance parasite de la langue. Or, il n'en est rien : il faut disposer, pour mettre de l'ordre dans la pensée, et donc dans la phrase, d'un vocabulaire précis. Entendons-nous bien, il ne s'agit nullement de noyer les élèves sous un tombereau de termes techniques, mais plutôt de faire acquérir une quinzaine de mots, tout au plus, dont la signification elle-même permet d'ordonner la connaissance. Le « sujet », par exemple, est le sujet de la phrase et le thème du discours, le verbe « avoir » lorsqu'il est auxiliaire, est une aide à la formation du temps composé, etc. On attachera par ailleurs une grande importance à l'étude de la subordination, clef de voûte de la langue littéraire : il s'agit du subjonctif, de l'analyse des propositions, des relations logiques des propositions.

La connaissance grammaticale est spiralaire par définition : tout se répond et les éléments s'approfondissent les uns les autres. En expliquant, par exemple, le principe de la transitivité en début d'année, ce qui permet d'ailleurs d'expliquer le sens des abréviations dans le dictionnaire, et donc de rendre l'élève autonome dans la vérification de la construction du verbe, on fait mieux comprendre la différence des pronoms personnels le/ lui, et plus tard la fonction de complément d'objet des propositions conjonctives et des interrogatives indirectes.

Il me semble nécessaire de réserver à la grammaire une progression propre, qui rende compte de la structure grammaticale de la phrase, car rattacher les points de grammaire à des textes empêche de faire comprendre la logique propre à la langue. Il faut bien évidemment aussi y articuler les différents pans linguistiques : orthographe, conjugaison et lexique. Exemples de pratiques : des leçons précises et complètes avec de nombreux exemples commentés et des phrases composées par l'élève, avec des phrases modèles à apprendre par cœur, de petites évaluations de conjugaison hebdomadaires en balayant tous les temps et tous les modes (en travaillant la logique interne du système, la vitesse et la précision de l'élève), un plan de travail en autonomie avec des fiches d'exercices, afin que chaque élève évalue le temps qui lui est nécessaire pour réviser les notions, et surtout qu'il « pratique » la langue, des dictées régulières où l'on force les élèves à s'interroger sur le sens des mots et la construction de la phrase, des textes nombreux, en prose comme en vers, à mémoriser et à déclamer, à faire « sonner ».

Certes, tout cela demande du temps, parfois beaucoup de temps. Or, on n'a cessé depuis quarante ans de diminuer les heures de français, à tous les niveaux de la scolarité : on ne pourra pas faire de miracle. Tout professeur aujourd'hui est donc dans l'obligation de faire des choix, de ruser avec les injonctions, volontiers contradictoires, de la hiérarchie. Je reste cependant persuadée que c'est un enjeu fondamental pour la formation intellectuelle de tout élève, et qu'apprendre à exprimer sa pensée de manière précise et nuancée est le plus beau cadeau que puisse lui faire l'institution.

**Geneviève Belleflamme, professeure de lettres modernes,  
lycée Paul Elaurd de Saint-Denis (93)**